

« Drôles de berceuses / Bedtime stories »

Dimanche 25 août 2024, Kiosque des Contades, Strasbourg

Belinda Kunz (mezzo-soprano) & Valentin Mansard (piano)

Strasbourg Capitale Mondiale du Livre 2024

Ensemble Nebensonnen

Programme

Rois, reines et demoiselles en détresse

Franz Schubert (1797-1828), Heidenröslein, poème de Johann Wolfgang Goethe (1749-1832)

Sah ein Knab' ein Röslein stehn,
Röslein auf der Heiden,
War so jung und morgenschön,
Lief er schnell es nah zu sehn,
Sah's mit vielen Freuden.
Röslein, Röslein, Röslein roth,
Röslein auf der Heiden.

*Jeune garçon vit une rose
Rose sur la lande éclore ;
L'était belle comme un matin,
Pour la mieux voir, vite il s'en vint,
La vit à grande joie.
Rose, rose, rouge rose,
Rose sur la lande éclore.*

Knabe sprach: ich breche dich,
Röslein auf der Heiden!
Röslein sprach: ich steche dich,
Dass du ewig denkst an mich,
Und ich will's nicht leiden.
Röslein, Röslein, ...

*Garçon dit : Je te cueille,
Rose sur la lande éclore !
Rose dit : Je te pique,
Pour qu'à jamais tu penses à moi,
Je ne serai pas ta proie !
Rose, rose, ...*

Und der wilde Knabe brach
's Röslein auf der Heiden;
Röslein wehrte sich und stach,
Half ihm doch kein Weh und Ach,
Musst' es eben leiden.
Röslein, Röslein, ...

*Et le garçon brutal cueillit
Rose sur la lande éclore ;
Et la rose se défendit,
Piqua, blessa, las ! rien n'y fit,
L'était déjà sa proie !
Rose, rose, ...*

Franz Schubert (1797-1828), Der König in Thule, poème de Johann Wolfgang Goethe (1749-1832)

Es war ein König in Thule,
Gar treu bis an das Grab,
Dem sterbend seine Buhle
Einen goldnen Becher gab.

*Il était un roi de Thulé
À qui son amante fidèle
Léguait, comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.*

Es ging ihm nichts darüber,
Er leert' ihn jeden Schmaus;
Die Augen gingen ihm über,
So oft er trank daraus.

*C'était un trésor plein de charmes
Où son amour se conservait :
À chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes.*

Und als er kam zu sterben,
Zählt' er seine Städt' im Reich,
Gönnt' alles seinen Erben,
Den Becher nicht zugleich.

*Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir.*

Er saß beim Königsmahle,
Die Ritter um ihn her,
Auf hohem Vätersaale,
Dort auf dem Schloss am Meer.

*Il fit à la table royale
Asseoir les barons dans sa tour ;
Debout et rangée alentour,
Brillait sa noblesse loyale.*

Dort stand der alte Zecher,
Trank letzte Lebensgluth,
Und warf den heiligen Becher
Hinunter in die Fluth.

Er sah ihn stürzen, trinken
Und sinken tief ins Meer,
Die Augen täten ihm sinken,
Trank nie einen Tropfen mehr

*Sous le balcon grondait la mer.
Le vieux roi se lève en silence,
Il boit, frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !*

*Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire.*

(Traduction Gérard de Nerval)

Franz Schubert (1797-1828), *Des Mädchens Klage*, poème de Friedrich Schiller (1759-1805)

Der Eichwald braust, die Wolken ziehn,
Das Mägdlein sitzt an Ufers Grün,
Es bricht sich die Welle mit Macht, mit Macht,
Und sie seufzt hinaus in die finstre Nacht,
Das Auge vom Weinen getrübt.

"Das Herz ist gestorben, die Welt ist leer,
Und weiter gibt sie dem Wunsche nichts mehr.
Du Heilige rufe dein Kind zurück,
Ich habe genossen das irdische Glück,
Ich habe gelebt und geliebet!"

Es rinnet der Tränen vergeblicher Lauf,
Die Klage sie wecket die Toten nicht auf,
Doch nenne, was tröstet und heilet die Brust
Nach der süßen Liebe verschwund'ner Lust,
Ich, die himmlische, will's nicht versagen.

"Lass rinnen der Tränen vergeblichen Lauf,
Es wecke die Klage den Toten nicht auf,
Das süßeste Glück für die trauernde Brust,
Nach der schönen Liebe verschwundener Lust,
Sind der Liebe Schmerzen und Klagen. »

*La forêt de chênes mugit, les nuages avancent ;
la jeune fille est assise sur le vert rivage ;
le flot se brise, se brise avec force,
et elle jette ses soupirs dans la sombre nuit,
l'œil obscurci par les larmes.*

*« Le cœur est mort, le monde est vide,
et n'offre plus rien désormais au désir.
O sainte, rappelle ton enfant !
J'ai joui du bonheur terrestre :
j'ai vécu, j'ai aimé.*

*« — En vain coulent et ruissellent les larmes :
la plainte, hélas ! ne réveille pas les morts ;
mais nomme-moi ce qui console et guérit le cœur,
quand s'est évanouie la joie du doux amour.
Je ne veux pas, du haut des cieux, te le refuser.*

*— Laisse couler, ruisseler les vaines larmes !
Que ma plainte n'éveille pas celui qui n'est plus !
Le bonheur le plus doux pour le cœur affligé,
quand s'est évanouie la joie du bel amour,
ce sont les douleurs de l'amour et ses plaintes. »*

Interlude I - Guillaume Apollinaire (1880-1918), *La Loreley* (Rhénanes, Alcools)

À Bacharach il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde
Devant son tribunal l'évêque la fit citer
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté
Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie
Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits
Ceux qui m'ont regardé évêque en ont péri
Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie
Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé
Évêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège
Mon amant est parti pour un pays lointain
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien
Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là
 Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla
 L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances
 Menez jusqu'au couvent cette femme en démençe
 Va-t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants
 Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc
 Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre
 La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres
 Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut
 Pour voir une fois encore mon beau château
 Pour me mirer une fois encore dans le fleuve
 Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves
 Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés
 Les chevaliers criaient Loreley Loreley
 Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle
 Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle
 Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient
 Elle se penche alors et tombe dans le Rhin
 Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley
 Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

Pastorale

Camille Saint-Saens (1835-1921), *Le Rossignol* (vocalise)

Georges Bizet (1838-1875), *Pastorale*, poème de Jean-François Regnard (1655-1709)

| | |
|---------------------------|------------------------------|
| Un jour de printemps | La belle, à l'instant |
| Tout le long d'un verger | Répond à son berger: |
| Colin va chantant | Tu veux, en chantant |
| Pour ses maux soulager: | Un baiser dérober?... |
| Ma bergère, ma bergère | Non Colin, non Colin |
| Tra la la la la la la la | Tra la la la la la la la |
| Ma bergère, laisse-moi | Tu voudrais, en chantant |
| Prendre un tendre baiser! | Prendre un tendre baiser |
| | Non, Colin, ne le prends pas |
| | Je vais te le donner |

Georges Bizet (1838-1875), *La Chanson du fou*, poème de Victor Hugo (1802-1885)

| | |
|------------------------|------------------------|
| Au soleil couchant, | Maint voleur te suit, |
| Toi qui vas cherchant | La chose est, la nuit, |
| Fortune, | Commune. |
| Prends garde de choir; | Les dames des bois |
| La terre, le soir, | Nous gardent parfois |
| Est brune. | Rancune. |
| L'océan trompeur | Elles vont errer: |
| Couvre de vapeur | Crains d'en rencontrer |
| La dune. | Quelqu'une. |
| Vois, à l'horizon, | Les lutins de l'air |
| Aucune maison | Vont danser au clair |
| Aucune ! | De lune. |

Charles Valentin Alkan (1813-1888), *La Chanson de la folle au bord de la mer* / Charles Baudelaire (1821-1867), *La Beauté* (*Les Fleurs du Mal*)

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

Chansons à la lune I

Luciano Berio (1925-2003), *Losin' yelav* (*Folk Songs*)

La lune s'est levée sur la colline. Sa face rouge rosée fait briller la terre. Avant, l'obscurité régnait, enveloppant la terre. Le clair de lune l'a chassée dans les nuages noirs.

Interlude II

Rabindranath Tagore (1861-1941), *L'Offrande lyrique*, N° 61

Le sommeil qui volette sur les paupières du petit enfant - qui saura dire d'où il vient ? - Moi. L'on m'a raconté qu'il habite, là, dans le village des fées, où, parmi les ombres de la forêt qu'éclairent tendrement les lucioles, se penchent deux timides fleurs enchantées. C'est de là qu'il vient pour poser un baiser sur les paupières du petit enfant.

Le sourire qui scintille sur les lèvres du petit enfant - qui saura dire où il est né ? Moi. L'on m'a raconté qu'un jeune pâle rayon de la lune nouvelle toucha le bord d'un défaillant nuage d'automne et que, là, dans le rêve d'un matin humide de rosée, un sourire naquit - le sourire qui scintille sur les lèvres du petit enfant lorsqu'il dort.

La suave exquise fraîcheur qui blondit les membres du petit enfant - qui saurait dire où d'abord elle était cachée ? - Elle enveloppait d'un silencieux, amoureux et tendre mystère le cœur de la jeune vierge qu'était d'abord la mère - la suave exquise fraîcheur qui blondit les membres du petit enfant.

Pour bercer les enfants I (*A Charm of Lullabies, extraits*)

Benjamin Britten (1913-1976), *The highland balou*, poème de Robert Burns (1759 - 1796)

Hee Balou, my sweet wee Donald,
Picture o' the great Clanronald!
Brawlie kens our wanton Chief
What gat my young Highland thief.
(Hee Balou!)

*Chut ! Mon doux petit Donald
Emblème du grand clan Ronald !
Parfaitement enseigné par notre chef capricieux
Qui a engendré mon jeune voleur des Hautes-Terres
(chut !)*

Leeze me on thy bonnie craigie!
And thou live, thou'll steal a naigie,
Travel the country thro' and thro' ,
and bring hame a Carlisle cow!

Thro' the Lawlands, o'er the Border,
Weel, my babie, may thou furder!
Herry the louns o' the laigh Countrie,
Synne to the Highlands hame to me!

*Cher à moi est ton beau cou !
Si tu survis, tu vas voler un cheval,
Voyager dans le pays en tous sens,
Et rapporter chez nous une vache de Carlisle !*

*À travers les Basses-Terres, en passant la frontière,
Que bien, mon petit, tu prospères !
Harcèle les gars du bas pays,
Après, aux Hautes-Terres jusque chez moi !*

Benjamin Britten (1913-1976), *Sephestia's lullaby*, poème de Robert Greene (1558 - 1592)

Weep not, my wanton, smile upon my knee;
When thou art old there's grief enough for thee.
 Mother's wag, pretty boy,
 Father's sorrow, father's joy;
When thy father first did see
Such a boy by him and me,
He was glad, I was woe;
Fortune changed made him so,
When he left his pretty boy,
Last his sorrow, first his joy.

Weep not, my wanton, smile upon my knee;
When thou art old there's grief enough for thee.
 The wanton smiled, father wept,
 Mother cried, baby leapt;
More he crow'd, more we cried,
Nature could not sorrow hide:
He must go, he must kiss
Child and mother, baby bliss,
For he left his pretty boy,
Father's sorrow, father's joy.

Weep not, my wanton, smile upon my knee,
When thou art old there 's grief enough for thee.

*Ne pleure pas, petit diable, souris dans mon giron;
Quand tu seras grand, il y aura bien assez de peines.
 Petit bébé de maman, joli petit garçon,
 Tristesse et joie de son papa;
Quand ton père a vu pour la première fois
Un petit garçon comme celui-là, de lui et de moi,
Il était heureux, j'étais malheureuse ;
La fortune a changé tout cela,
Quand il quitta son joli petit garçon,
D'abord sa joie puis sa tristesse.*

*Ne pleure pas, petit diable, souris dans mon giron;
Quand tu grandiras, il y aura bien assez de peines
 Le petit diable souriait, le père versait des larmes,
 La mère pleurait, le bébé gigotait;
Plus il gazouillait, plus nous pleurions,
La nature ne pouvait cacher le chagrin :
Il doit partir, il doit embrasser
L'enfant et la mère, le bonheur familial,
Car il a quitté son joli petit garçon,
Tristesse du père, joie du père.*

*Ne pleure pas, petit diable, souris dans mon giron ;
Quand tu grandiras, il y aura bien assez de peines.*

Benjamin Britten, *Charm* (1913-1976), poème de Thomas Randolph (1605 - 1635)

Quiet!
Sleep! or I will make
Erinnys whip thee with a snake,
And cruel Rhadamanthus take
Thy body to the boiling lake,
Where fire and brimstones never slake;
Thy heart shall burn, thy head shall ache,
And ev'ry joint about thee quake;
And therefor dare not yet to wake!
Quiet, sleep! Quiet!

Quiet!
Sleep! or thou shalt see
The horrid hags of Tartary,
Whose tresses ugly serpents be,
And Cerberus shall bark at thee,
And all the Furies that are three
The worst is called Tisiphone,
Shall lash thee to eternity;
And therefor sleep thou peacefully
Quiet, sleep! Quiet!

*Silence !
Dors ! Ou je ferai
Venir les Erinyes pour te fouetter avec un serpent,
Et le cruel Rhadamanthe
Pour tremper ton corps dans le lac bouillant,
Où le feu et le souffre jamais ne s'éteignent.
Ton coeur brûlera, ta tête te fera mal,
Et tous tes membres trembleront ;
Et c'est pourquoi : gare à toi si tu te réveilles !
Silence ! Dors ! Silence !*

*Silence !
Dors ! Ou tu verras
Les affreuses sorcières du Tartare
Dont les tresses sont des serpents,
Et Cerbère te poursuivra de ses dents
Et toutes les furies, qui sont au nombre de trois,
Et dont la plus terrible est Tisiphone,
Te fouetteront pour l'éternité;
Et c'est pourquoi tu dois dormir tranquille !
Silence ! Dors ! Silence !*

Interlude III

Janet Frame (1924-2004, « *When a stranger arrived at my door...* » (issu du recueil « Snowman Snowman », traduit de l'anglais par B. Kunz)

Lorsqu'un étranger se présenta à minuit devant ma porte, je fus bien sûr méfiante et hésitai à le laisser entrer. « Êtes-vous ami ou ennemi ? », chuchotais-je, à travers la petite lucarne carrée qui coulisse dans la porte d'entrée et qui me permet d'inspecter tout visiteur avant de le laisser pénétrer chez moi.

L'étranger sourit d'un air moqueur. « Vous ne croyez tout de même pas à ces catégories, n'est-ce pas ? »

Je répondis « Non », fis coulisser ma petite fenêtre secrète pour la remettre en place, ôtai la chaîne de la porte, tirai le verrou, insérai la clé dans la serrure, et enfin j'ouvris la porte.

« Entrez donc », dis-je.

L'étranger fit quelques pas à l'intérieur, sorti son pistolet et m'abattu d'un coup de feu.

Après que l'on m'eût accordé un peu de temps pour que je m'habitue à ma condition de morte, je fus appelée, afin de rendre des comptes. J'expliquai que j'avais pris distinctement le soin de questionner mon assassin sur ses sentiments à mon égard. Je lui avais demandé s'il était « ami, ou ennemi ? »

« Et vous vous attendiez à ce qu'il vous réponde la vérité ? » demanda mon inquisiteur.

« Oui », dis-je.

« Mais il a questionné votre croyance en des catégories ? Ami ou ennemi. Sec ou humide. Vrai ou faux. »

« Eh bien... je suis bien morte, n'est-ce pas ? », répondis-je. Et je demandai la permission de retourner sur Terre. La permission me fut accordée.

Alors je revins à ma vie antérieure. Et une nuit, à minuit, un nouvel étranger se présenta devant ma porte et demanda à ce que je laisse entrer. Cette fois encore, bien sûr, je me méfiai. J'étais aussi devenue plus rusée.

J'ouvris la petite fenêtre carrée qui me permet d'observer le monde extérieur en toute sécurité, et avant même de lui demandé s'il était ami ou ennemi, je sortis mon pistolet et lui tirai une balle entre les deux yeux. Je décrochai la chaîne, tirai le verrou, insérai la clé dans la serrure, ouvris la porte et contemplais d'en haut l'étranger qui se mourrait au sol.

« Je suis votre ami », dit-il

Je l'enveloppai dans une couverture et le jetai dehors aux trois loups qui attendaient dans la forêt, avec leur six yeux qui brillaient à travers les feuillages.

Ces incidents se déroulèrent en Enfer, où j'ai ma demeure permanente, où le soleil frappe et où le fer est brûlant. Là, la Vérité se flétrit et s'anéantit jusqu'à ne plus être qu'un grand vide immense.

Chansons à la lune II (*Songs to the moon, extracts*)

Jake Heggie (1961-), *Euclid*, poème de Vachel Lindsay (1879 - 1931)

Old Euclid drew a circle
On a sand-beach long ago.
He bounded and enclosed it
With angles thus and so.
His set of solemn greybeards
Nodded and argued much
Of arch and of circumference,
Diameter and such.
A silent child stood by them
From morning until noon
Because they drew such charming
Round pictures of the moon.

*Le vieil Euclid dessinait des cercles
dans le sable, il y a longtemps,
Il les entouraient d'angles comme ceci, comme cela.
Son groupe d'honorables barbes grises
autour de lui acquiesçait de la tête
et débattait beaucoup
de courbes et de circonférences,
de diamètres et d'autres choses encore.
Un petit enfant silencieux se tenait auprès d'eux,
de l'aube au milieu du jour,
parce que ces vieillards peignaient là
de jolies et rondes images de la lune.*

Jake Heggie (1961-), *The Moon's the northwind's cookie*, poème de Vachel Lindsay (1879 - 1931)

The Moon's the North Wind's cooky.
He bites it, day by day,
Until there's but a rim of scraps
That crumble all away.

*La lune est le cookie du vent du Nord.
Il la grignote de jour en jour,
Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus
que quelques miettes.*

The South Wind is a baker.
He kneads clouds in his den,
And bakes a crisp new moon that . . . greedy
North . . . Wind . . . eats . . . again!

*Le vent du Sud est un boulanger.
Il pétrit des nuages dans son antre,
Et cuit une croustillante nouvelle lune...
Que le gourmand vent du Nord.... mange... encore !*

Jake Heggie (1961-), *The haughty snail King*, poème de Vachel Lindsay (1879 - 1931)

Twelve snails went walking after night.
They'd creep an inch or so,
Then stop and bug their eyes
And blow.
Some folks . . . are . . . deadly . . . slow.

Twelve snails went walking yestereve,
Led by their fat old king.
They were so dull their princeling had
No sceptre, robe or ring --
Only a paper cap to wear
When nightly journeying.

This king-snail said: "I feel a thought
Within. . . . It blossoms soon. . . .
O little courtiers of mine, . . .
I crave a pretty boon. . . . Oh, yes . . .
(High thoughts with effort come
And well-bred snails are ALMOST dumb.)
"I wish I had a yellow crown
As glistening . . . as . . . the moon. »

*Douze escargots se promenaient dans la nuit.
Il rampaient d'un pouce,
puis s'arrêtaient et tordaient leurs yeux
et soufflaient.
Certaines personnes sont vraiment... très... lentes.*

*Douze escargots se promenaient hier soir,
menés par leur roi vieux et gros.
Ils étaient si assommants que ce roi
n'avait ni sceptre ni parure ni bague,
mais seulement un chapeau de papier
pour leurs escapades nocturnes.*

*Le Roi dit : « Je sens une pensée qui monte en moi,
bientôt elle fleurira...
O mes courtiers ...
J'ai un joli butin... oh oui... !
(Les hautes pensées viennent au prix d'un grand effort
et les escargots de bonne race sont presque idiots.)
« - J'aimerais avoir une couronne d'or,
aussi brillante que la lune. »*

Pour bercer les enfants II

Kurt Weill (1900-1950), *Le Grand Lustucru*, texte de Jacques Deval (1890-1972)

Quel est donc dedans la plaine ce grand bruit qui vient jusque'à nous ?
On dirait un bruit de chaîne que l'on traîne, que l'on traîne, que l'on traîne sur des cailloux.
C'est le grand Lustucru qui passe ! C'est le grand Lustucru qui mangera
Tous les petits gars qui ne dorment guère, tous les petits gars qui ne dorment pas.

Quel est donc dedans la plaine ce grand bruit qui vient jusqu'ici ?
On dirait un bruit de pierres que l'on jette, que l'on jette, que l'on jette dedans un puits.
C'est le grand Lustucru...

L'Angélus sonne sur Balanche, un pigeon tombe du clocher,
Quel est donc ce bruit de branches que l'on traîne, que l'on traîne, que l'on traîne sur le plancher ?
C'est le grand Lustucru qui passe ! Et c'est moi qu'il vient chercher.
Moi parce que ce soir je ne dors guère, moi parce que ce soir je ne dors pas.

NOUS SUIVRE

Facebook [@ Nebensonnen](#)

Instagram [@ Nebensonnen_ensemble](#)

YouTube [@ Belinda Kunz](#) [@ Valentin Mansard](#)

www.belindakunz.com

CONTACT

soleilsparalleles@gmail.com

